

Léon grinçait des dents.

— C'est admirable ! il la tutoie et elle trouve cela tout naturel !

Il chercha son chapeau pour sortir au moins avec la tante, mais son chapeau n'était plus là ; Fougas, qui n'en possédait point, l'avait pris sans façon. Le pauvre amoureux se coiffa d'une casquette et suivit Fougas et Clémentine avec la respectable Virginie, dont le bras coupait comme une faux.

Par un hasard qui se renouvelait presque tous les jours, le colonel de cuirassiers se rencontra sur le passage de Clémentine. La jeune fille le fit remarquer à Fougas.

— C'est M. du Marnet, dit-elle. Son café est au bout de notre rue, et son appartement du côté du parc. Je le crois fort épris de ma petite personne, mais il ne m'a jamais plu. Le seul homme pour qui mon cœur ait battu, c'est Léon Renault.

— Eh bien, et moi ? dit Fougas.

— Oh ! vous, c'est autre chose. Je vous respecte et je vous crains. Il me semble que vous êtes un bon et respectable parent.

— Merci !

— Je vous dis la vérité, autant que je peux la lire dans mon cœur. Tout cela n'est pas bien clair, je l'avoue, mais je ne me comprends pas moi-même.

— Fleur azurée de l'innocence, j'adore ton aimable embarras. Laisse faire l'amour, il te parlera bientôt en maître !

— Je n'en sais rien ; c'est possible... Nous voici chez nous. Bonsoir, monsieur ; embrassez-moi !... Bonne nuit, Léon ; ne vous querellez pas avec M. Fougas. Je l'aime de toutes mes forces, mais je vous aime autrement, vous !

La tante Virginie ne répondit point au bonsoir de Fougas. Quand les deux hommes furent seuls dans la rue, Léon marcha sans dire mot jusqu'au prochain reverbère. Arrivé là, il se campa résolument en face du colonel, et lui dit :

— Ah çà ! monsieur, expliquons-nous, tandis que nous sommes seuls. Je ne sais par quel philtre ou quelle incantation vous avez pris sur ma future un si prodigieux empire ; mais je sais que je l'aime, et que j'en suis aimé depuis plus de quatre ans, et que je ne reculerais devant aucun moyen pour la conserver et la défendre.

— Ami, répondit Fougas, tu peux me braver impunément ; mon bras est enchaîné par la reconnaissance. On n'écrira pas dans l'histoire : " Pierre-Victor fut ingrat ! "

— Est-ce qu'il y aurait plus d'ingratitude à vous couper la gorge avec moi qu'à me voler ma femme ?

— O mon bienfaiteur ! sache comprendre et pardonner ! A Dieu ne plaise que j'épouse Clémentine malgré toi, malgré elle. C'est d'elle et de toi-même que je veux l'obtenir. Songe qu'elle m'est chère, non pas depuis quatre ans comme à toi, mais depuis tout près d'un demi siècle. Considère que je suis seul ici bas, et que son doux visage est mon unique consolation. Toi qui m'as donné la vie, me défends-tu de vivre heureux ? Ne m'as-tu rappelé au monde que pour me livrer à la douleur ?... Tigre ! reprends-moi donc le jour que tu m'as rendu, si tu ne veux pas que je le consacre à l'adorable Clémentine !

— Parbleu ! mon cher, vous êtes superbe ! Il faut que l'habitude des conquêtes vous ait totalement faussé l'esprit. Mon chapeau est à votre tête, vous le prenez, soit ! Mais parce que ma future vous rappelle vaguement une demoiselle de Nancy, il faudra que je vous la cède ? Halte-là !

— Ami, je te rendrai ton chapeau dès que tu m'en auras acheté un neuf, mais ne me demande pas de renoncer à Clémentine. Sais-tu d'abord si elle renoncerait à moi ?

— J'en suis sûr !

— Elle m'aime.

— Vous êtes fou !

— Tu l'as vue à mes pieds.

— Qu'importe ? C'est de la peur, c'est du respect, c'est de la superstition, c'est le diable si vous voulez ; ce n'est pas l'amour !

— Nous verrons bien, après six mois de mariage.

Mais, s'écria Léon Renault, avez-vous le droit de dispo-

ser de vous-même ? Il y a une autre Clémentine, la vraie ; elle vous a tout sacrifié ; vous êtes engagé d'honneur envers elle ; le colonel Fougas est-il sourd à la voix de l'honneur ?

— Te moques-tu ?... Qu'à moi, j'épouse une femme de soixante-quatre ans ?

— Vous le devez ! sinon pour elle, au moins pour votre fils.

— Mon fils est grand garçon ; il a quarante-six ans, il n'a plus besoin de mon appui.

— Il a besoin de votre nom.

— Je l'adopterai.

— La loi s'y oppose ! Vous n'êtes pas âgé de cinquante ans, et il n'a pas quinze ans de moins que vous, au contraire !

— Eh bien ! je le légitimerai en épousant la jeune Clémentine !

— Comment voulez-vous qu'elle reconnaisse un enfant qui a plus du double de son âge ?

— Mais alors je ne peux pas le reconnaître non plus, et je n'ai pas besoin d'épouser la vieille ! D'ailleurs, je suis bien bon de me casser la tête pour un fils qui est peut-être mort... que dis-je ? J'aime et je suis aimé, voilà le solide et le certain, et tu seras mon garçon de noces !

— Pas encore ! mademoiselle Sambucco est mineure, et son tuteur est mon père.

— Ton père est un honnête homme ; et il n'aura pas la bassesse de me la refuser.

— Au moins vous demandera-t-il si vous avez une position, un rang, une fortune à offrir à sa pupille !

— Ma position ? colonel ; mon rang ? colonel ; ma fortune ? la solde du colonel. Et les millions de Dantzig ! il ne faut pas que je les oublie... Nous voici à la maison ; donne-moi le testament de ce bon vieux qui portait une perruque lilas ; donne-moi aussi des livres d'histoire, beaucoup de livres, tous ceux où l'on parle de Napoléon !

Le jeune Renault obéit tristement au maître qu'il s'était donné lui-même. Il conduisit Fougas dans une bonne chambre, lui remit le testament de M. Meiser et tout un rayon de bibliothèque, et souhaita le bonsoir à son plus mortel ennemi. Le colonel l'embrassa de force et lui dit :

— Je n'oublierai jamais que je te dois la vie et Clémentine. A demain, noble et généreux enfant de ma patrie ! à demain !

Léon redescendit au rez-de-chaussée, passa devant la salle à manger, où Gothon essayait les verres et mettait l'argenterie en ordre, et rejoignit son père et sa mère, qui l'attendaient au salon. Les invités étaient partis, les bougies éteintes. Une seule lampe éclairait la solitude ; les deux mandarins de l'étage, immobiles dans leur coin obscur, semblaient méditer gravement sur les caprices de la fortune.

— Hé bien ? demanda madame Renault.

— Je l'ai laissé dans sa chambre, plus fou et plus obstiné que jamais. Cependant, j'ai une idée.

— Tant mieux ! dit le père, car nous n'en avons plus. La douleur nous a rendus stupides. Pas de querelles, surtout ! Ces soldats de l'Empire étaient des ferrailleurs terribles.

— Oh ! je n'ai pas peur de lui ! C'est Clémentine qui m'épouvante. Avec quelle douceur et quelle soumission elle écoutait ce maudit bavard !

— Le cœur de la femme est un abîme insondable. Entin ! que penses-tu faire ?

Léon développa longuement le projet qu'il avait conçu dans la rue, au milieu de sa conversation avec Fougas.

— Ce qui presse le plus, dit-il, c'est de soustraire Clémentine à cette influence. Qu'il s'éloigne demain, la raison reprend son empire, et nous nous marions après-demain. Cela fait, je réponds du reste.

— Mais comment éloigner un acharné pareil ?

— Je ne vois qu'un seul moyen, mais il est presque infailible : exploiter sa passion dominante. Ces gens-là s'imaginent parfois qu'ils sont amoureux, mais, dans le fond, ils n'aiment que la poudre. Il s'agit de rejeter Fougas dans le courant des idées guerrières. Son déjeuner de demain chez le colonel du 23e sera une bonne préparation. Je lui ai fait entendre au-